

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 51 (1913)  
**Heft:** 32  
  
**Artikel:** Le foot-ball au village : [1ère partie]  
**Autor:** Rosenbusch, C.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-209726>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 22.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

montagnard des Blanpraz (les *Blancs Praz* c'est-à-dire les près blancs, selon certains étymologistes) fondé, dit-on, il y a des siècles, par une tribu végère.

La beauté de la population féminine de ce recolon montagnard est depuis longtemps proverbiale et il y a une vingtaine d'années, la Josette d'Urbain Crettaz ne faisait pas mentir cette réputation enviée.

La ravissante jeune fille était courtisée à la fois par les deux frères Branchez, Maurice et Célestin, les fils du plus riche paysan de l'endroit. En effet, le père Branchez, outre d'autres avantages importants, avait l'honneur d'être le seul particulier des Blanpraz qui possédât des vignes à Fully.

En octobre, à l'époque des vendanges, les deux frères rivaux étaient descendus dans la plaine, tandis que leur commune Dulcinée restait aux Blanpraz.

Les deux amoureux n'étaient point dupes l'un de l'autre, bien au contraire; ils avaient parfaitement conscience de leur tacite rivalité. Maurice savait bien que les beaux yeux de Josette charmaient Célestin, et ce dernier, de son côté, n'ignorait pas quel était l'aimant qui, presque toutes les soirées d'hiver attirait son frère chez Urbain Crettaz.

La jeune fille ne semblait pas avoir de préférence pour l'un ou pour l'autre de ses deux amants. Ceux-ci, sans précisément se regarder comme des chiens de faïence, sans être en état d'hostilité ouverte, n'entretenaient plus cependant des rapports aussi cordiaux que par le passé; il y avait du froid entre eux.

Probablement, la Josette, disputée en secret, accepterait la main du premier des soupirants qui poserait nettement sa candidature. Mais, pendant de longs mois, il ne s'était présenté, paraît-il — la timidité aidant — aucune occasion propice pour entrer en matière sur une aussi grave affaire. Les deux concurrents se gênaient réciproquement, car l'un et l'autre tenaient à faire leurs avances chacun à l'insu de son frère. Et la chose était malaisée tant qu'ils séjourneraient côte à côte aux Blanpraz. La moindre démarche que l'un des deux se hasarderait de faire serait aussitôt connue de son antagoniste.

Nos deux Branchez étaient donc à Fully pour une semaine environ, loin de la dame de leurs pensées. Cet éloignement semblait surtout être à charge à Célestin, apparemment plus sensible que Maurice. Peu à peu, dès le premier jour, son cerveau, en continu travail, élaborait et mûrissait un projet qui, de prime abord, lui paraissait être né d'une pensée extravagante, mais qui, peu à peu, lui semblait plus raisonnable et d'un accomplissement plus aisé. Le deuxième soir, déjà — la chose serait nocturne — il était tout disposé à faire les efforts nécessaires pour mettre son plan hardi à exécution.

Voici, exposé sommairement, ce qu'il avait pensé :

Profiter du séjour de son frère à Fully pour partir, sitôt après le coucher du soleil, et franchir lestement, du pas vif et pressé particulier à ses jambes grêles et nerveuses, les six bonnes lieues qui séparent les Blanpraz du mazot de Saxé<sup>1</sup>, dans le but de venir surprendre chez elle sa bien-aimée, qui serait très étonnée de cette visite, le sachant à Fully, et lui prouver par une si longue course, faite exclusivement à son intention, la sincérité de ses assiduités présentes et passées. Enfin, profiter de la bonne impression que son ardeur ne manquerait pas de produire dans le cœur de la belle, pour faire une demande en due forme et s'assurer ainsi une victoire facile, faute d'un adversaire moins zélé qui, à cette heure, s'amuserait à Fully, ignorant tout du plan, pour ainsi dire machiavé-

que échafaudé par son frère, dont l'amour avait décuplé l'audace.

Chacun conviendra que la trame était bien ourdie, il n'y avait qu'à mettre le projet à exécution.

A cœur vaillant rien d'impossible.

Cette maxime conviendrait bien à notre Célestin. Ni la fatigue provenant du dur labeur de la journée, ni la course extraordinaire qu'il devait faire pour l'aller et le retour, car avant l'aube il devait être de nouveau au mazot, ni les précautions inusitées qu'il devait prendre pour que son frère ne conçût pas l'ombre d'un soupçon à l'endroit de cette folle équipée, rien ne le rebuta. Une ombre descendait lentement des grands monts alpins, et la plaine peu à peu disparaissait sous un suaire ténébreux. C'était la nuit. Depuis cinq minutes Maurice avait quitté leur modeste bicoque, sans doute, pensa Célestin, pour aller passer la veillée, dans le voisinage, en compagnie de quelque Omphale fulliéraise, l'éloignement lui faisant momentanément reléguer la Josette au second plan. Je suis plus constant en amour, se dit-il, cette fidélité ne mérite-t-elle pas sa récompense ?

Tout en faisant ces réflexions, notre galant aventurier s'était mis à remplir un gros panier des grappes les plus vermeilles et les plus juteuses qu'il avait cueillies durant la journée.

Puis, d'un cœur léger, bondissant de joie, notre homme est sur la route des Blanpraz et, sous ses pieds agiles, la distance semble s'envoler comme par enchantement. Pensez donc, s'il pouvait se plaindre des longueurs de la route déserte quand, selon toutes probabilités, il serait dans quelques heures auprès de la gentille Josette, qui lui donnerait le droit de l'appeler du doux nom de fiancée.

C'est son frère qui serait morfondu quand, plus tard, il apprendrait ce voyage nocturne et ses résultats décisifs. Si le cœur de Maurice était autant épris que le sien de la plus belle jeune fille des Blanpraz, il pourrait bien en faire une maladie. A cette pensée, Célestin s'assombrissait, mais ce nuage s'enfuyait rapidement. Il n'était pas nécessaire de se faire de la bile sur ce point. Maurice serait un peu contrarié, c'est sûr, mais, au bout de quelque temps, il en prendrait son parti. D'ailleurs, il était impossible que son frère fût aussi ardent et aussi zélé que lui. Ce n'est pas Maurice qui aurait fait une si longue course pour un pareil motif. Au besoin, quand il était à Saxé pour les vendanges ou les travaux des vignes, au mois de mars, une jolie Fulliéraise remplaçait la fille du père Crettaz, dans ses veillées.

Tout en faisant ces réflexions, Célestin Branchez arrivait au chef-lieu de la commune. Il eût voulu être comme Gargantua de la légende ou comme le Petit Poucet chausant les bottes de sept lieues, pour franchir en deux formidables enjambées le raide coteau que les Blanpraz couronnent de leurs masures blanches et de leurs *raccards* rouillis par un soleil méridional.

Il arriva enfin et rapidement se dirigea vers la maison Crettaz, sans même jeter un furtif regard sur la demeure paternelle, tant il était absorbé par son idée fixe. Il jouissait d'avance de la surprise de la famille d'Urbain, car le sachant à Fully, son arrivée devrait être bien inopinée. Comme son panier de raisins allait être le bienvenu !

Mais, en entrant, ô surprise ! oh déception ! Il ne pouvait en croire ses yeux. Était-il donc le jouet d'un rêve ? Non. C'était bien la stupéfiante, l'extraordinaire et invraisemblable réalité. Son frère, Maurice, en chair et en os, était là, assis sur un rustique escabeau, tout près de la rieuse Josette !!!

L'ahurissement de Maurice était également à son comble. Quel prodige avait pu amener les deux frères en cette même maison ? Un mobile commun, soigneusement caché par tous deux.

La même pensée, hardie et extravagante, qui avait obsédé le cerveau de Célestin, s'était également fait jour dans l'esprit de Maurice. Ce n'est qu'entre frères qu'on puisse observer pareille coïncidence. Oh ! les liens du sang !

La commune entreprise des deux rivaux échouait piteusement et, après une ou deux heures d'entretien, assez monotone, l'heure avancée mit fin à la *veillée* et les deux frères rebroussèrent chemin, *de compagnie* cette fois, mais presque sans mot dire, sombres et préoccupés qu'ils étaient tous les deux. Ils arrivaient à Fully au jour naissant, remportant de leur expédition une grande fatigue momentanée et ensuite une rivalité d'amoureux plus aiguë que par le passé.

Mais bien que les intéressés n'en soufflassent mot à personne, la nouvelle de leur bizarre escapade s'ébruita promptement. Urbain Crettaz qui n'avait pas la réputation de trop retenir sa langue, en fut le zélé véhicule. Toute la population blanprazienne et même celle des villages les plus voisins en fit des gorges chaudes. Le père Branchez rit le tout premier de la déconvenue de ses deux garçons. Le régent du chef-lieu, un spécialiste dans ce métier, accoupla quelques bouts rimés de circonstance.

Tout va bien qui finit bien !

MAURICE GABBUD, à Lourtier.

## FÉMINISME HYGIÉNIQUE ET PRATIQUE

Le féminisme, tel que le conçoivent certains représentants du beau sexe, à côté de quelques chauds partisans, a des détracteurs très convaincus. Ces derniers ne disent mot; soit galanterie, soit crainte de déchaîner les rancunes terribles et tenaces de la partie la plus aimable du genre humain. Faisons comme eux, et bornons-nous à déclarer notre adhésion pleine et entière au féminisme que préconise le professeur Dudley Sargent, de l'Université de Harvard. C'est, d'ailleurs, du même coup, un sport excellent :

« Pour vous bien trouver d'un sport rationnel, hygiénique, qui donne à votre corps force et beauté, mettez-vous au travail domestique. Rien ne vaut pour fortifier les muscles des jambes et élargir la poitrine comme monter et descendre les escaliers. Travailler en levant les deux mains produit le même effet sur le buste. Pour donner de la flexibilité aux épaules, le maniement du balai est souverain. On peut y ajouter l'acte répété de porter des seaux d'eau. Pétrir de la pâte vous donnera des avant-bras d'une rondeur et d'une fermeté magnifiques, et laver du linge pendant une heure équivaut à toute une semaine de tennis. »

**La lettre.** — Un monsieur dit à sa servante de mettre à la poste une lettre qu'elle trouvera sur sa table de travail. Il y avait trois lettres, dont l'une sans adresse.

La servante, embarrassée, les jette toutes trois à la boîte.

Lorsque son maître s'en aperçut, il lui demanda pourquoi elle avait mis à la poste une lettre sans adresse.

— Je croyais que Monsieur ne voulait pas qu'on sache à qui il l'adressait.

## LE FOOT-BALL AU VILLAGE

### I

L'amusante pochade que voici est extraite du *Bulletin officiel du Montriond-sport*, de Lausanne. Elle est toute d'actualité, puisque les sports de tout genre sont à l'ordre du jour.

L'ascène se passe dans la pinte du coquet village de B\*\*\* (Gros de Vaud).

Monsieur le syndic et monsieur l'assesseur, après avoir achevé la lecture de la *Revue*, reprennent trois décis de 11. Soudain le syndic,

<sup>1</sup> Hameau de Fully.

rompant le silence et s'adressant à son vis-à-vis :

— Dites-voï, assesseu, comment dites-vous déjà ce jeu ousque des gaillâs s'envoient à coups de souliers des pétubles en cuir contre?... Mon gamin, depuis qu'il est par ce Lausanne, me casse la tête avec son... son... charrette de mot anglais, va pî !

— Ah ! attendez voï, monsieur le syndic, je viens tout juste de le lire sur la *Revue*, tenez : « Football Match ». Ça doit être quand même rude drôle de voï ces lulus courri, s'échauffer, se rebedouler après cette pétuble. Votre gamin en est-y aussi, de cette manigance ?

— Taisez-vous voï, il n'a pas eu un moment d'arrête jusqu'à ce qu'il se soit mis du « Mont-riond » de Lausanne. Tenez, il en est tellement toqué que, l'autre dimanche, en rentrant de son exercice, il a tellement rêvé de ce commerce qu'il a « déguillé » en bas son lit ; ça a fait un détertin du tonnerre ; vous auriez dû voï ce saut que ma Louise a fait dans son reposoi. Il me fait une puissante bringue poû que j'aïlle voï une fois ce fourbi ; tenez : (*sortant une lettre*) il m'a justement écrit que dimanche y aura des Neuchâtelois et puis y inaugureront leur cantine... ça sera plein de grosses nuques. Y nous faut y aller, assesseu, quand dites-vous ? Ça nous sortira un bocon.

— D'accô, syndic, ma Fanchette fera bien un peu la mine ; quand elle aura assez potté, elle s'arrêtera, et puis on est habitué. Est-ce qu'on en prend enco trois, syndic ?

— Non, merci, sans compliments, voilà dix heures ; il faut aller se réduire. Bonne nuit, assesseu ! à dimanche, je prendrai le char à banes.

\*\*\*

Dimanche, une heure, la Grise attend paisiblement que ces messieurs aient fini de prendre leurs trois verres au guillon, histoire de se faire la main.

Leurs épouses, pendant ce temps, se dérouillent la langue.

— Dites voï, madame la syndic, sont-ils pas un peu fous, nos hommes ? Courir par Lausanne poû voï des gaillâs faire aux anglais ?

— Ne m'en parlez pas, madame, je disais encore à mon homme en mangeant la soupe : « Plus tu viens vieux, plus tu viens fou », pis voilà t'y pas que notre Hans le volontaire s'en mêle aussi.

« Moi aussi, badronne, jouer füssball avec Club Niederbipp, moi bien chouer, faire cupesse à ceusses Bümplitz. »

Pendant ce colloque, nos deux héros, dûment rafraîchis et tout guillerets de prendre leur volée, s'installent sur le char. Fouette cocher, hue la Grise ! et en route pour la Pontaise.

Il faisait un magnifique dimanche de septembre ; le soleil légèrement voilé par la brume automnale, étendait un voile de gaieté sur la belle campagne vaudoise. Aussi nos deux héros se sentaient une âme toute ragaillardie en roulant vers la capitale, au trot allongé de la Grise.

— Tout de même, syndic, on a rude bien fait de s'ensauver, nos gouvernements étaient bien un peu gringés, mais quand elles seront après leur godter, ça leur passera.

— En règle, assesseu, en attendant il nous faut prendre aussi un picotin, trois décis sur le pouce, nous voici tout juste à Romanel, et puis la jument sera toute contente de souffler un bocon. A la votre, assesseu.

— Santé, syndic. Alors, comme ça, votre garçon en sera aussi, de la manicle, ce tantôt ?

— Bien sû et puis qu'il en est plus fier que d'être nommé ministre, te bombarde t'y pas je me réjouis bien tout de même de voï ce commerce!!!

— Dites-voï, syndic, il faudrait quand même pas trop s'attarder, si on veut pas manquer le commencement.

— En règle, assesseu, en route ; pî, cette fois, on s'arrête plus.

Deux heures et demie ; la Grise bien gouvernée et le char à banes réduit au « Guillaume-Tell », nos amis attendent sur la Riponne, le tram qui doit les transporter au Parc des Sports ; une, deux voitures vertes passent devant eux, mais tellement bondées qu'il n'est pas question d'y prendre place.

— Te brûle-t-y pas, grogne notre syndic, quel tas de fainéants, y n'ont point de piautes par ce Lausanne, on va te leur montrer qu'on sait encore marcher quand même on est de B... Al-lons, en route, voisin. On n'avait pas tant de ces manigances quand on faisait nos camps ; on n'a jamais manqué l'appel pour tout ça.

C'est bien un brin essoufflé que nos héros arrivent enfin sur la vieille place d'armes, théâtre de leurs anciens exploits guerriers.

— Tout de même, assesseu, y a un rude moment qu'on est pas revenu par là ; pourtant on s'y est bien eu esquiné... Oh ! je ne dis pas, on on y a aussi passé de beaux moments, surtout les dix heures. Vous rappelez-vous cette vieille qui nous vendait la sèche ? Quel quartier pour vint ! Ça a dû sûrement renchérir aussi. Enfin, c'est pas le tout que ça, regardez-voï cette épè-clée de monde qui arrive ; si on veut voir querch-chose, il faudrait quand même se bouger un tantinet.

Arrêtés par le flot grossissant des spectateurs, nos bons amis arrivent enfin devant la caisse.

— Ces messieurs désirent ? demande de sa voix la plus gracieuse le sympathique caissier.

— Ben, donnez-nous voï deux billets pour la représentation.

— Pelouses ou tribunes ?

— J'en sais rien ! Crê nom de sort ! on n'a pas l'habitude. Donnez-nous des premières, on peut s'offrir ça, hein, assesseu, quand on est syndic et puis qu'on a huitante poses au soleil. Parfaitement, mossieu, je suis Jean-Louis Prodollet, syndic de B... vous devez bien connaître mon garçon, il est de votre société.

— Ah ! vous êtes le père de notre ami Prodo, je suis enchanté de faire votre connaissance, vous allez le voir arriver, il doit s'équiper à la Violette ; j'espère avoir le plaisir de vous revoir, à l'avantage, monsieur le syndic, je suis un peu pressé en ce moment.

— Faites estiuises, c'est vrai que vous devez avoir bien du tracas, avec cette craquée de monde qui trépigne devant votre borgnette ; enfin, si vous passez un moment par chez nous, ça me fera plaisir de trinquer.

— Allons, allons, battoille — interrompt l'assesseur — on va rien trouver de place, et puis ce mossieu qui est tant pressé.

— En règle, en règle, assesseu, on y va, mais il est tant poli ce monsieur, je ne veux pas qu'y nous prenne pour des malotrus.

(A suivre.)

C. ROSENBUSCH.

**Lo mot dè passè.** — Tè bin biau vesin ! dè iô vint-te dinse ?

— Ye vîgno dau pridzo.

— Sur quîe noutro ministrè a-te predzi ?

— Sur sa chaire, pardi.

— Lo sé prau, ami Dzaquîès ; mâ qu'a te de ?

— L'a dévesâ su la fin dau mondo ; l'a de qu'aloo lè metcheints saront bourlâ à tsavon. Por mè ne pu pas cein crairè ! Lo bon Dieu n'est pas prau croûio po mè bourlâ éternellement ; mâ po 'na soupliâie, lâi mè atteindo.

**Mouille-Boille.** — Demain, dimanche, se donnera au Casino d'Estavayer la dernière de « Mouille-Boille », comédie inédite en trois actes du Dr Thurler.

Cette pièce, qui a déjà eu un très grand succès dans ses deux premières représentations, ne manquera pas d'attirer dans la charmante petite ville d'Estavayer de nombreux amateurs du théâtre populaire.

**Onna drôla d'idée !** — Duè païsans qu'étaient venia on deçando, pè Lozenna, au martsî, et qu'avaient on pou quartettâ decé delé, passant, en s'ein retorneint à l'hotô, devant lo cemeliro dè Montoie.

— Di-vai, François !

— Et quîe ?

— S'on allavè vairè la morgue ?

— Mâ, que peinsa-tu quîe, Frèderi ?

— L'est por no tsandzi lè z'idées.

— Oh ! alo, ce l'est por cein, l'est bon. Vîa !

Et lè dou compagnons eîtrant deîn la morgue, iô ie vîront, su la tràblia, on néyi qu'étaî dza on pou bin bliet.

Ao bet d'on momeint lè sailliront.

— Ma fâî, dit Frèderi, vaû onco mî vairè tot lè dzeins et totî lè bitès que dzvationt aô solet que ci cadavre dè moo. Qu'eîn dis-te ?

— L'est bin sû ! Mâ te vâi bin quand mîmè iô cein no minè de traô bairè d'idhie !

**La réouverture du Kursaal.** — Vendredi prochain, 1<sup>er</sup> août, aura lieu la réouverture du Kursaal. Ainsi que nous l'avons annoncé, c'est M. Lansac, directeur de l'Apollo-Théâtre, de Genève, qui présidera désormais aux destinées de la coquette salle de Bel-Air.

La première quinzaine d'août et le mois de septembre seront réservés aux représentations cinématographiques des nombreux films à longs métrage et à grande mise en scène dont M. Lansac possède l'exclusivité pour la Suisse.

Par sa netteté et les dimensions de son écran, le cinématographe du Kursaal sera certainement l'un des plus goûtés.

En octobre, commenceront les spectacles d'attractions, voire même d'opérettes, accompagnés par les plus grands succès de la cinématographie.

En février, enfin, la grande Revue du Kursaal, à laquelle la direction est également disposée à donner tout l'éclat possible.

M. Lansac a, en outre, traité avec l'imprésario Ch. Baret pour un cycle de 10 grands galas, composés des derniers succès parisiens et interprétés par les plus grandes vedettes théâtrales.

L'orchestre du Kursaal sera placé sous la direction de M. Mérault. Enfin, le prix des places pour les représentations ordinaires sera considérablement abaissé, puisqu'il variera de fr. 2 pour les fauteuils à fr. 0.75 pour les galeries. Le Kursaal sera l'établissement le meilleur marché de Lausanne.

Les matinées auront lieu les mercredis, samedis et dimanches.

**« Patrie suisse ».** — Une étude illustrée sur le peintre Edmond Bille, d'intéressants clichés d'actualité sur le cinquantenaire des chanteurs soleurois, sur la fête des éclaieurs neuchâtelois, des gymnastes de Fribourg et de Neuchâtel, des sauveteurs du Léman, des clichés très curieux sur la Garde suisse du Vatican, la Mi-été du Jura, sur *Mouille-Boille* et la *Corde cassée*, font du dernier numéro de la *Patrie suisse* un des plus variés de l'année.



LE DÉJEUNER  
PAR EXCELLENCE

Redaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C<sup>ie</sup>.